

# Jean Roudaut

## Jours de mémoire

(Semainier)

... comme on croit entendre dans un seul coquillage toute la grande rumeur de l'Océan...  
Jules Laforgue, *Hamlet, ou les suites de la pitié filiale.*

pour Claude Royet-Journoud

Ce ne sont pas les jours qui font ma vie, mais les rêves. Jusqu'à une période avancée du Moyen Âge on a partagé le temps selon le rythme des nuits; il suffit de prendre le soir, en ce jeu de textes, les phrases qui disent la naissance, les querelles, la faim, l'insomnie, la passion, la poussière, la destruction vers la lumière, et c'est déjà le lendemain, où nous vivrons l'origine, la lutte, le sommeil, l'amour, la terre, la mort vers une autre lumière. Un jour nouveau, une autre semaine, c'est à tout jamais le début du monde, le premier jour du monde dans un désordre de mots épars, avant que la phrase ne les agglomère, de notes sans ordre avant que la nuit blanche ne les partage en jours distincts. Les yeux qui se ferment, les yeux qui s'ouvrent tout fourbus d'avoir nagé dans les rêves, les paupières emmêlées des fils de la vierge, doivent réapprendre la place des choses :

*Ce premier monde était une forme sans forme,  
Une pile confuse, un mélange difforme,  
D'abîmes un abîme, un corps mal compassé,  
Un chaos de chaos, un tas mal entassé.*

Des sensations, il nous faut faire un dictionnaire d'images; et des mots mis en ordre faire un monde, non point à l'image d'un monde, mais ayant pour toute réalité celle de lois arbitraires; et par l'ordre des heures, donner aux éléments leurs places et leurs justes rapports; car avant que le monde fût parlé :

*Le feu n'était point feu, la mer n'était point mer,  
La terre n'était terre, et l'air n'était point air.*

Il faudra une nuit de rêve (une plaine marine toute bleue à peine troublée d'un mouvement lent de pages froissées) pour que se lève — c'est aujourd'hui, en cet instant, ce premier monde : en pile étagé, mélange sérié, feuilles ordonnées (le jaune s'abaissant comme un précipité pour faire sable, un bleu se défaisant lentement de mille traces de deuil or et blanc, avec en leur lieu de jonction, à l'extrême limite de la perception, une sinueuse ligne verte) — pour que se lève du nombre ordonné des astres une constellation, en des voix marines reprises et se mêlant. Le feu devenu feu ne cesse de vivre dans la mer; la terre est ciel, et le ciel une terre. Je ne m'avance pas sur un sol étranger : l'endroit d'où je viens ne me quitte pas à mesure que je pénètre l'arrière-pays; et il n'est pas vrai que je sois autre que celui qui dormais quand la terre n'était point ciel, ni le ciel ma terre. Des oiseaux les soupirs étaient déjà portés sur l'aile des zéphirs. Le corps de l'air est dans la terre; le corps de l'onde est dans le feu.

## Lundi

C'est le jour de l'eau et de la lune; et sa lumière bleue par la fenêtre ouverte sur le ciel, baigne le visage du rêveur de larges feuilles de nénuphars. C'est aussi, l'âge de la graine. Il y a eu rémission dans l'hiver; le froid du matin s'espace. De grands bleus de glace s'amenuisent. Rougeolement au plus loin, braise sur l'horizon, brindille de feu sur la terre de laine. Il faut faire halte au cœur du jour : cueillir les violettes au creux des talus de l'enfance, comme on prend une eau de fontaine pour s'en laver les yeux. Ni le vent ni le gel (cela revenait encore au printemps avec la vivacité d'un coup de verge, comme si le centre de la terre était de glace) ne faisaient disparaître les violettes, en quoi brillait un feu sans substance, poussé au plus haut période de son incandescence; elles étaient dans l'herbe humide, loin de la doucette, de la valériane, de la petite berle, de la rue des eaux, dans le calcaire et sous les bois, l'emblème même du désir pourpre qui est encore sans objet. Je suis toujours ignorant de ce qui réellement me rattache à elles, si non sous la forme troublante d'un souvenir et du geste de possession qu'elle dit. Je n'ai plus revu ces violettes, comme alors je les voyais en ignorant les saisons et en croyant que toutes les fleurs devaient éclore au matin, et que chaque matin était le matin d'une même saison, mais je les ai retrouvées évoquées dans l'ouverture de la huitième « Rêverie sur la nature primitive de l'homme » :

*la violette ne se montre qu'à ceux qui la cherchent; elle se cache même, mais on la devine au loin par le sentiment qu'elle exhale.*

« La terre était au ciel, et le ciel en la terre ».

*Nous ne jouissons plus que dans les courts moments d'illusion et d'oubli : tant notre raison savante a réglé nos sensations et réformé dans nous la nature.*

Et la glace sur les yeux fondait; ils s'éveillaient, distinguant, protégée des vents glacés du matin par les murettes où l'eau stagne, la violette rare des marais, pâle mais à la feuille épaisse, chargée d'eau, de la violette velue, assemblée en touffe, et la violette sauvage de la violette de chien. Dressée hors des herbes embourbées par la pluie, la violette sauvage est déjà une pensée. Je ne l'ai peut-être aimée que pour ce qu'il y a de violence enfantine en son nom. Elle est si présente dans le souvenir, qu'elle semble avoir toujours existé, et le monde avec elle; et les saisons, n'ont point tourné mais se sont abolies en leur confusion. Et tous ceux qui étaient là, à l'entour, quand enfant ils m'accompagnaient le dimanche et que nous allions suivre les changements qui s'opéraient dans les jardins, les blés qui germaient, les maisons qui poussaient, tous ceux-là qui se promenaient avec moi et qui sont morts, étaient pour moi sans origine. Ils ne venaient d'aucune chambre, ils ne partaient vers aucune terre. Seulement, ils passaient. Mais leur passage, je pensais qu'il serait sans fin, et qu'ils seraient toujours à mes côtés.

Dans le silence morne de ce premier jour, car nous ne connaissons pas encore les bruits ni les choses, nous ne savons pas leur attribuer une note ni une couleur, dans le crépuscule de ce premier matin, des formes sortent de l'ombre. Le gris se fait granit, des seuils se dessinent, des portes se sont ouvertes, et des êtres sans parole se déplacent, tracent des lignes, sortent de leurs demeures, des anfractuosités de la ville, courent sous la bourrasque du temps. Vous parcourez, vous lisez,

vous m'inventez comme si j'étais votre ombre, l'ombre sonore de votre vie. Je vous vois fermant les pages, pour retrouver une existence prévue, ouvrant la porte, ayant remis comme un manteau les soucis et les peines, courant dans la rue à la façon des signes sur le papier, hâtifs traits noirs sur le gris des trottoirs.

*Vous ne sauriez imaginer combien d'aventures perdues, combien de drames oubliés dans cette ville de douleur! Combien d'horribles et belles choses!*

Fasciné par les visages que marquent la lune, Mars, Mercure, Jupiter ou Vénus, que le temps dispose en un semainier pour me rappeler qui je fus, ailleurs, retenu par ceux qui passent comme passent les pensées, je reprends leur quête; je les suis, je les traque; je les écoute; je mets mes pas dans leurs pas; ce qu'ils se disent est ce que je ne sais pas me dire. Je ramasse les paroles que je trouve, je les mêle, je les ordonne comme s'il s'agissait d'un monde à rassembler

« La terre, l'air, le feu se tenaient dans la mer,  
La mer, le feu, la terre étaient logés dans l'air.  
L'air, la mer, et le feu dans la terre; et la terre »

ne possédait point encore toutes les voix qui font autour de son globe un concert vocal, ni les expressions en toutes les langues de tous les désirs, ni les peines et toutes les jouissances, ni les cris des gouffres, ni les mélopées scandées, ni tous les livres découpés en lamelles de phrases, en rubans interminables, tournant, s'enchevêtrant, se dissolvant autour de ce lieu, où la terre, et le feu, l'air et la mer maintenant dialoguent :

*chez moi l'observation était déjà devenue intuitive, elle pénétrait l'âme sans négliger le corps; ou plutôt elle saisissait si bien les détails extérieurs, qu'elle allait sur-le-champ au de-là; elle me donnait la faculté de vivre de la vie de l'individu sur laquelle elle s'exerçait, en me permettant de me substituer à lui comme le derviche des Mille et une Nuits prenait le corps et l'âme des personnes sur lesquelles il prononçait certaines paroles;*

je les entends, par bribes, ces paroles qui flottent dans les livres et on croit les ouvrir sans dessein, sur les murs des villes, et on croit les regarder sans plaisir, dans les cris des champs. Je les reprends, je les associe, je les déforme, je les assemble, par quoi dire une histoire en son mouvement du blanc au noir, une page, une journée, une vie se faisant sans qu'on le sache. Comme vous qui lisez, je suis passant parmi les pages. Et ceci fut ma vie.

Sur le premier jour l'ombre gagne, mais non pas l'oubli. Ceux qui vont s'allonger,

*Le cœur plein d'amertume et l'âme ensevelie  
Dans la plus sombre humeur de la mélancolie,*

ne trouveront pas le sommeil. Leurs membres, prendront une vie autonome, se jetant vers la froideur des draps, se détendant avec brutalité, existant de la hanche au pied, de l'épaule au coude. Et ils se tournent sur eux-mêmes, reposent la tête tout autrement, mais aussi vainement; et ce ne sont plus leurs pensées qui les

occupent, mais, peu à peu, des images qui sont plus anciennes qu'eux, montent de leur enfance, et de l'enfance de leurs pères, que l'on vit sans fin :

*Les cheveux hérissés, j'entre en des rêveries  
De contes de sorciers, de sabbats, de furies.*

Au soir reviennent les brouillards du matin, reprenant possession du sol, comme s'ils n'avaient quitté l'esprit que pour se rassembler, se réunir, devenant nuage, prenant figure à portée de main, forme d'un corps spongieux, humide, terne, eau grise, vers quoi je vais; et mes os dans mon visage je les sens déjà friables; de la main il me faut écarter ces gouttes de pluie, comme des chevelures d'araignées pleines de rosée. Atteindre n'importe quoi de palpable, crisper une main sur l'autre jusqu'à ce que l'imbrication des os les rendent inséparables; s'éloigner, s'évader, sortir de ce lieu, quitter les arbres, prolonger la marche, jusqu'à ce que le sol de nouveau me manque, devenant falaise ou s'abaissant progressivement, lentement, s'engorgeant. Et celui qui erre dans les ténèbres blanches, écartant de ses mains d'aveugle les branches et les lianes, sait bien que la grande statue de brouillard et de neige vers quoi il marche, c'est lui, sous la figure de ses pères.

*Je voudrais bien crier, mais je l'essaie en vain :  
Il me ferme la bouche avec sa froide main;*

figure qui, dans le demi-songe, monte de la nuit, sort de plumes humides, se défait et se reconstitue d'un vol de gouttelettes, se colore de tous les gris, blanchit comme un ciel gelé. Préservez-moi. Je suis tellement froid. Réchauffez-moi. Mettez-moi sur la voie. Indiquez-moi le lieu de la terre

*On dirait, à me voir, que je suis ma statue...*

Les vapeurs se dissolvent. Les yeux me brûlent de sommeil. Un arbre est là où était un fantôme. L'ouate du silence serre la tête dans son étau. Voir. Entendre. Dire. Et là juste au-dessus de la nuque, la lourdeur étrange d'une bête qui dévore-rait, traversant les os trop friables pour être une protection, le lieu des morts, et des images. Je m'éveillerai sachant qui j'ai rencontré, mais croyant n'avoir pas dormi,

*Le cœur plein d'amertume et l'âme ensevelie  
Dans la plus sombre humeur de la mélancolie,*

m'éveillant dans la nuit qui se disperse, murmurant les mots que je voyais en m'ensommeillant, cherchant à les laisser se défaire comme une charpie de brouillard.

Mardi

Un soleil de mars levé au fond du ciel grandit, brûle, met le feu aux landes, incendie les villes, frappe les visages. Puisse-t-il disperser sa force et du fond de l'horizon plonger au cœur des cours, dans l'ombre des murs, déchirer ce qui possède, réprime, opprime, dissiper la nuit des aveugles

*faire comprendre à la foule, la grande héméralope, qui ne sait voir qu'à des lueurs connues que d'autres peuvent la considérer comme une exception morbide, et calculer les ascensions droites et déclinaisons d'une nuit pour elle sans astre;*

ce n'est encore que le soleil d'un petit matin. Et certains déjà anticipent une autre lumière, et vont titubant à nos yeux, ivrognes superbes qui voient le ciel à travers le cul d'une bouteille, ou nyctalopes à la façon de ces soldats qui, errant dans les rues d'une ville inconnue, cherchant l'hôpital où on les rendrait semblables à tout autre,

*tâtaient en les longeant les murs, jusqu'au heurt douloureux du premier passant, ou le cahot de la chute d'un trottoir. Et ils semblaient des aveugles, se guidant mutuellement vers des fosses, Breughel en uniforme,*

errant dans les lumières artificielles du matin, se heurtant les uns aux autres, se précipitant les uns sur les autres, masse d'êtres à demi-nés, à demi-morts, les yeux rouges, mais voyant, bousculés, tremblants, troupeau entre deux barrières, canalisés, matraqués, massacrés;

errant dans le jour s'il était éteint, errant en soi comme en la nuit, mais déserteurs cherchant de la main tendue le porche, dans la lumière qui fait nuit en l'esprit, cherchant de la main l'issue, frôlant chaque pierre, grattant des ongles, sans fin, sans abandon, le ciment de l'habitude.

Un soleil de mars haut levé dans le ciel, s'empourprant pour la sainte Cyrille, emportant dans un jet de flammes les proclamations, les ordres, les œuvres, les villes, les princes

*Tout à la guerre, à la vengeance, à la terreur  
Mon esprit! Tournons dans la morsure : Ah! passez,  
Républiques de ce monde! Des empereurs,  
Des régiments, des colons, des peuples, assez!*

Le soleil de mars — pour la sainte Clémence; c'est le printemps — rougeoie l'espérance, l'abandon et la passion. Et dans le bruit des fusils et des canons, assis sur une murette défaite, j'écris en mon carnet de notes à un destinataire à venir, dans la poussière des gravats et le bruit des mitrailles

« combien d'horribles et belles choses! Vous ne sauriez imaginer combien d'aventures perdues, combien de drames oubliées dans cette ville de douleur! »

la tempête n'emporte ni les regrets ni les sanglots. La guerre, la vengeance, la terreur labourent nos corps et nos mémoires. Nous sommes déjà séparés; nous avons des voix différentes, et l'Aquilon souffle sur les débris des villes, sur les braises de la douleur, de la jalousie, de la tristesse. Plus rien ne demeure des regrets emportés.

Sur la journée incandescente, pèse l'image guerrière de Mars : rafales et tourbillons sur le chemin des nerfs, et, dans l'esprit le ravage des Huns. L'orage brûle les arbres; dans le désert de la mémoire tout se dessèche en monuments de douleur, rendant les drames inoubliables. Apparaissent dans la lumière arasante, des cavaliers sous les paupières; ils étaient plus de trois milliards de bêtes et d'hommes, sur les chemins dévastés où les pierres même, enfoncées dans le sol par leurs sabots, ne se voyaient plus. L'humidité montait du sol, changé en une croûte brunâtre d'où s'élevait un tapis de poussière, au ras des herbes, montant en brouillard vers les arbres, se confondant avec les nuages, se déplaçant avec violence. Le ciel et la terre ne se distinguaient plus. Des écailles couvraient les arbres

et les bêtes. Et déjà ceux qui dans l'expansion des choses permises, des libertés acquises, criaient à la lumière retrouvée, entraînent, de leur violence et de leur martèlement brutal du sol, dans le royaume de Caïn.

Je me tourne dans l'humidité glauque des draps, vers ce répit où s'abolit le monde, me défaisant progressivement des mains, des pieds, des jambes, des bras, mais la tête résiste la dernière, le cou fait étranglement, le repos stagne dans les membres, jusqu'à ce que dans cette lutte de puissance le déraisonnable de l'esprit l'emporte, se manifestant en puissance au niveau des épaules, développant des mouvements impatients, des épingles d'excitation jusqu'aux coudes, aux poignets, aux jambes qui se déhanchent, la tête battant l'oreiller de droite à gauche pour noyer ce cheminement de fourmis, ne plus penser qu'au sommeil, à l'engourdissement, à l'anéantissement, se tournant, se retournant

*La pensée est la houle*

*Ressassant le galet : ma tête ... votre boule.*

s'asseoir, se lever, s'allonger de nouveau pour s'enfouir la tête dans les vagues des draps, noyer les images, plonger au fond des eaux blanches le tissu déchiré des pensées (clignotants phosphorescents, gnomes électriques sur le flipper mental), se débattant, revenant sans cesse au même lieu, se transformant pour reprendre sans cesse les mêmes figures

*Sombre lucidité! Clair-obscur! Souvenir  
De l'Inouï! Marée! Horizon! Avenir!*

détendre les doigts lentement, allonger patiemment les bras, ne point se laisser gagner par l'illusion qu'une autre position serait meilleure, regarder le vert d'une campagne imaginaire, mais voici que les herbes se dressent en couteaux aigus, des mottes de terre volent sous les pieds de barbares; de la mer au loin, où lève le soleil, des barques montent, s'approchent, menacent

*Sommeil! — Triste Araignée étends sur moi ta toile!*

les pensées comme des porcs fouillent de leur groin toute faiblesse, courent, se précipitent, meurtrissent, accélèrent dans la tête les décompositions, et les touffes de vers prolifèrent, gagnent les orbites (se frotter les yeux pour enlever ce sable sous les paupières), rongent le front à l'arrière des sourcils, enserrent la nuque;

*Sommeil! Caméléon tout pailleté d'étoiles!*

berce ceux qui n'ont pas dormi, ceux qui croient qu'ils n'ont pas dormi, étends sur eux ta toile, remonte du large sur leur visage le drap des vagues, rends-les à la nuit originelle, crève leur les yeux sur leur misère, et qu'ils retrouvent béatement le temps où la terre n'était pas la terre, où la mer était toute diffuse dans l'air, où le ciel et la terre étaient indistincts.

Mercredi

Aujourd'hui vient le messager, les ailes aux pieds. J'attends une carte de toi, je la guette, je la garderai pour la lire en toute solitude. Je suis au milieu de ma

semaine, en mon adolescence. Je rêve de voyager, d'atteindre le lieu où tu m'appelles; je prendrai le train jusqu'à Montmédy, où des soldats sans voir, tordus de gestes bizarres, vont par paires disséminer leur ennui dans les rues tristes. Je partirai de nouveau, par la mer, sur les paquebots, larguerai les amarres, je prendrai le large sur

*L'Armand-Béhic (des Messageries Maritimes).*

J'ai reconnu le capitaine. Il dit se nommer Simon Claude; il ne me fera pas d'histoires, pour une orthographe contestable. D'ailleurs, fumant sur la poupe, il rêve, et pense,

*Regrette Liane de Pougy et Cléo de Mérode*

Je note ce qu'il me dit; je l'écoute, auprès du bastingage en songeant à miss Roseway qui quête

*Fort gentiment — pour les familles des marins  
Naufragés,*

tandis que les passagers, qui n'ont pas le pied marin (mais n'a point encore commencé le service des boissons), comme on arrosait jadis les planches des écoles avec des boîtes trouées en dessinant sur le sol des signes de l'infini, vont d'un cordage à l'autre, prennent dans leurs bras les bouches d'air à leur portée. Je vais aux antipodes; je traverserai les terres; je changerai mon canotier pour une Winchester. Je gravirai les collines en direction de la mer; je l'atteindrai

*Le soleil se couche en des confitures de crimes*

j'imposerai ma loi en veillant au soir à ce que tout soit dans l'ordre de mes propriétés. Et j'écrirai, isolé de tous, et pour moi seul, un journal où il ne sera pas question du quotidien ni des soucis, mais seulement des voyages imaginaires qu'on pourrait faire sur

*L'Armand-Béhic (des Messageries Maritimes)*

où valsent, involontairement, par temps moyen, les passagers, courant sans le vouloir dans les coursives, frôlant en les tâtant les tôles des cabines, jusqu'au heurt délicieux d'une poitrine dure (j'entre dans la nuit des désirs le cœur sanglant), ou la culbute par-dessus le bastingage d'une sottise qui regardait trop attentivement sur la mer d'encre un soleil de groseille.

Je voudrais te rencontrer. Il me faut à défaut t'appeler, te parler, te raconter le voyage, inventer à ton intention des voyages que je n'ai pas faits, te dire les incidents de la journée en un récit qui fait de l'indifférence une nécessité; je veux t'appeler

*mais parfois les Filles de la Nuit, les Messagères de la Parole, les Déeses sans visage, les Capricieuses Gardiennes ne veulent ou ne peuvent nous ouvrir les portes de l'Invisible, le Mystère sollicité reste sourd*

et je demeure là, le récepteur dans la main, passant par toutes les phases de l'incertitude, me demandant qui j'aurais obtenu si je t'avais atteinte; au loin

*« L'Armand-Béhic (des Messageries Maritimes)  
File quatorze nœuds sur l'Océan Indien... »*

en quelle occupation, en quel souci (et sans doute n'aurais-tu pas compris que je t'appelle à cette heure pour rien que de si futile); ou bien craignant, quand je te

rêve si douce, si accueillante, je ne sais quelle colère verbale, de Diane chasseresse dispersant les flèches de sa rage. Et parfois, cependant, je reprends ma demande, tant est fort le besoin de se croire avec qui que ce soit en relation, passant par le complexe réseau de l'inter-urbain jusqu'à ce que

*les Vierges vigilantes dont nous entendons chaque jour la voix sans jamais connaître leur visage et qui sont nos Anges gardiens dans ces ténèbres vertigineuses dont elles surveillent jalousement les portes,*

*ces Danaïdes de l'Invisible, qui sans cesse vident, remplissent, et se transmettent les urnes nocturnes des sons, les servantes irritées du Mystère, les Divinités implacables, les Demoiselles du téléphone, permettent à l'amant que je fus d'entendre une voix étonnée, surprise, gênée.*  
Plus tard

*« Miss Roseway, qui se rend à Adelaïde  
Vers le Sweet Home au fiancé australien »*

reviendra aux antipodes achever ses études; au premier congrès de sociologie comparée elle fera une communication sur les actes notariés dans la région fribourgeoise. Son mariage sera rompu. Je n'y serai pour rien. Elle vogue sur l'Océan Indien. Je suis resté vivre à Rueil, où il fait déjà sombre. Il me faut me résigner à lui écrire. Je me souviens comment je recueillais sa voix

*Présence réelle — que cette voix si proche — dans la séparation effective. Mais anticipation aussi d'une séparation éternelle*

la sachant, près de son lit, le dos appuyé au matelas et les jambes en tailleur, ou, si c'était au matin, encore sous les draps, l'écouteur sous les draps même, dans une cache, dans une maison de toile au cœur de la maison même, comme la maison est abritée en la ville, se refusant à voir se lever le jour, se dissoudre sa chaleur. Mais déjà c'est le soir; et je ne sais plus très bien qui elle est, comment elle fut. Ses lèvres se sont décolorées. Je reconnaitrais sa voix; mais je ne l'entends plus. Un peu d'écume dans le sillage de « l'Armand-Béhic »; et dans mon souvenir, la brume et la détresse.

*Voici ta lettre lilas, mon ange*

et dans la nuit, angélique et noire, reviennent flotter des mots épars

*« Sommeil! écoute-moi : je parlerai bien bas : »*

des gestes et des couleurs, que la lettre conjure. Cette lettre que tu me demandais, je te l'écrirai. La voici. Je te l'avais promise.

*Voici ta lettre lilas, mon ange.*

Tu venais en hâte, riante. Et tu enlevais, d'un geste si rapide qu'il se gonflait comme une voile de nuit, le grand foulard mauve dont tu couvrais ta chevelure

*« Sommeil! Loup de velours, de dentelle embaumée! »*

Je veille dans le soir sur les souvenirs que je garde de toi; mais la douleur s'insinue dans la chambre en vagues de brouillard. Je ne respirais plus l'air que l'on dit natal; enfant, le cimetière m'était un jardin. J'y courais de l'évêque priant, sur le lieu où l'on dressait l'échafaud, au soldat mourant. Et puis je regardais la ville, toute proche sous le sommeil des collines; et maintenant je songe

*« A cette terre ingrate où les morts ont passé »*

Tu me récitais cela lentement, toute la strophe à mon oreille,

*Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,*

mais je ne savais pas encore vraiment ce qu'était le malheur; tu m'étais proche et rendais possible le bonheur. En ce lit d'où je t'écris,

*Voici ta lettre lilas, mon ange*

, je sais que je mourrai solitaire. J'ai vécu mon amour menacé, et si je t'ai tant parlé — tu le savais, me demandant de t'écrire une longue lettre — c'était pour m'enfuir (le lilas était sa couleur; son foulard ôté, elle secouait à grands mouvements de tête sa chevelure sombre), pour que nulle trace ne demeurât de ce qui nous avait lié, comme celui qui efface les marques de ses pas, abolit progressivement sa vie, entre sans souvenir dans la mort. Mais alors se retourne. La souffrance, dans le lit, attend que je me repose en elle. Glisser dans la nuit et retrouver ceux dont nous parlons, et ceux qui se font entendre en nous

*« Sommeil! Autant de pris sur notre éternité! »*

le murmure de voix dont est faite l'éternité. Et tu m'apportais une branche d'orchidée; j'enlevais les fleurs pour les déposer sur un fond d'eau en un cendrier de cristal; et les fleurs mauves aux pavillons blancs semblaient palpiter comme des lèvres murmurantes. Sans doute, déjà, ailleurs, se parle-t-on de nous, qui mourons. Se disant que nous fûmes, comme des voix dont les échos encore pour un temps se prolongeraient, s'estomperaient, mourraient, se reprendraient encore. Faiblement. Murmurant.

Jeudi

Au centre du jour et de la semaine, se dresse la figure tutélaire de Jupiter. Il brille, porte les fruits. Et encore ce soleil n'est-il qu'une terre au regard du monde spirituel. Les astres tournent la danse lancinante des chevaux de bois. La terre culbute. Le temps et l'espace coulent comme des rivières.

*« Battez la caisse », « entrez tout le monde, ce n'est qu'un sou, on le rend à qui n'est pas satisfait de la représentation »* me voici, embaraqué, quittant les allées de la fête foraine, où éclatent les coups de feu et les cris, fuyant la précipitation, laissant à d'autres la dégustation des glaces et des pralines, engouffré dans la cabane de foire pour voir, après que nous ayons tous été assis sur des bancs de bois posés à même la terre, et instables, une femme splendide et dépouillée dont volait en flamme la chevelure. Et je t'imaginai en raison ardente, comme je te vis rousse un soir, coiffée d'une perruque solaire, quand tu m'ouvris la porte de ta maison (au-delà, au terme d'un couloir sombre, la chambre ronde était entourée de statues figurant la mer, la terre, l'air, le feu, et le lit était au centre comme leur reflet

*« La terre, l'air, la mer se tenaient dans le feu; »*

et au-dessus de cet océan brûlant, un grand ovale d'or était dessiné d'où partaient douze rayons inégaux

*« La mer, le feu, la terre étaient logés dans l'air. »*

La lumière entourant le front se fait diadème; héros, nu, je me glisserai près de ton corps (tu avais les seins menus, que tu tenais dans les mains pour leur

prêter une opulence dont tu te moquais; sous la lampe, de ton visage seule apparaissait la ligne du nez comme si les arcades et les méplats eussent été de marbre lisse; et te levant du lit, où tu avais feint de dormir, tu fus t'asseoir dans un fauteuil, lisant des vers avec une emphase ironique; tu demeurais lente, levant les yeux du livre pour me regarder (et le blanc de ton œil était sur tout ton corps) m'embrasant de la lumière joyeuse du visage, comme d'un soleil invincible, qui faisait de la chambre le lieu d'un culte et d'une réintégration. Les astres tournent comme des chevaux de bois; le feu glisse sous la mer; la terre monte dans le ciel; et la mer au loin se mêle au ciel; et le ciel demeure au centre de la terre.

Dans la maison ouverte entre *une chanson venue par la fenêtre*, courant de son bruit de vent, du jardin à la chambre. Elle vient de la plage où se rencontrent des pensées qui fuient, et d'autres qui les accompagnent :

*Comment, disaient-ils  
Avec nos nacelles,  
Fuir les alguazils?  
— Ramez, disaient-elles.*

La maison est ouverte sur la mer. Des ombres au loin errent parmi les pins, et le chuchotement de leurs paroles bousculées par le bruit des vagues et des branches vient à nous, traversées d'aiguilles de pins

*Oubliez querelles,  
Misères et périls  
Comment, disaient-ils?  
— Dormez, disaient-elles.*

Bruits de nuit. Un grand chien roux monte le chemin en se traînant jusqu'à venir toutes les nuits hurler devant la porte. Dormez, me disaient-elles. Mais c'était un sommeil sans oubli. J'erre en mon enfer; l'âme de mes aïeux se présente à mes yeux. Bruits de nuit. Battements de paupières. Chuchotements de paroles mêlées.

*Sans philtres subtils,  
Comment, disaient-ils,  
Enchanter les belles?  
— Aimez, disaient-elles.*

La voix s'éteuffe, comme le rideau se tire sur une fête foraine. Regardez : les dieux s'en sont allés. C'est terminé. La lumière s'éteint. Ça ne recommencera plus jamais que pour quelqu'un d'autre. Rentrez en vous, sans bruit, comme se tasse dans son fauteuil celui qui redoute la nuit, et sait qu'en elles se lèveront mille voix mêlées, confondues. Notre vie s'est usée. Les sens sont moins aiguisés. Vous entendez cependant encore un bourdonnement :

*Comment, disaient-ils  
Nous sentant des ailes  
Quitter nos corps vils?  
— Mourez, disaient-elles.*

Il se dresse, les bras ballants, les mains vides, ouvertes, offertes, sur un fond d'arbres bleus. Il est blafard comme un pierrot. Il est déjà froid. Car c'est la nuit.

Le feuillage ne vibre pas. Ce sont sans doute quelques feuilles artificielles disposées là. Son visage de craie, la pluie le lavera de son secret. Le blanc de sa robe deviendra vapeur de brouillard. Il monte de l'ombre, du tombeau ouvert derrière lui, pour se dissoudre dans la buée. Les voix nous disaient d'aimer, de dormir, de mourir. C'en est fait. Le livre se fermera sur les genoux.

Veillez, disaient-elles encore, près de ceux qui dorment. Car c'est déjà la nuit. Depuis toujours les Moires sont à l'œuvre, dissociant le feu de la terre, séparant la mer de l'air. Mourez, disaient-elles. Les appels resteront sans réponse. Il n'y a plus de voix; nul ne se retournera sur nos ombres. En suivant dans la rue ceux qui disparaissent, j'épousais leur vie; je me sentais leurs vêtements sur le dos, je marchais les pieds dans leurs sabots. Je savais que je mourrais de leur mort. Leurs désirs, leurs souhaits, leurs tristesses tout passait dans mon âme, et leurs voix coloraient mes paroles. Je rêvais éveillé toutes les vies. Les appels maintenant resteront sans réponse.

*La fenêtre était ouverte, la nuit était superbe, on entendait les chants du coq et un papillon de nuit voltigeait autour des flambeaux*

je le regardais étendu; déjà ses membres avaient perdu toute souplesse, et ses pieds que je tenais dans mes mains laissaient aller leur chaleur

*quand le jour a paru, à 4 heures, moi et la garde, nous nous sommes mis à la besogne. Je l'ai soulevé, retourné et enveloppé. L'impression de ses membres froids et raides m'est restée toute la journée au bout des doigts. Il était horriblement putréfié, les draps étaient traversés. Nous lui avons mis deux linceuls. Quand il a été ainsi arrangé il ressemblait à une momie égyptienne serrée dans ses langes et j'ai éprouvé je ne puis dire quel sentiment énorme de joie et de liberté pour lui.*

(Quitter mes habitudes propres, devenir un autre par le seul pouvoir de l'imagination, par le jeu de la compassion, telle était ma souffrance. A quoi dois-je cette malédiction? Est-ce, non une seconde vue, mais une absence d'ancrage? Est-ce un de ces caractères dont l'abus mène à la folie? Je suivais celui que l'on menait en terre, et je savais qu'un jour prochain je serais là, étendu comme celui que j'accompagnais, puisque sa voix déjà comme une des miennes me manquait.)

*Placé derrière je voyais le cercueil osciller avec un mouvement de barque qui remue au roulis.*

Au loin c'était la mer. Le cercueil a été descendu à bout de cordes. Le chemin avait été interminable de la demeure au cimetière. Le cercueil heurta les murs à plusieurs reprises. Et cela me fit mal comme s'il n'avait été que blessé. Je l'ai suivi au long du chemin comme si, pour nous qui étions encore là, il avait choisi d'anticiper notre disparition. Cela cahotait. Et quand il a été au fond du trou creusé spécialement pour le recevoir, les hommes s'écartant, s'essuyant les mains, s'épongeant, on a défilé (en se penchant on voyait le bois; la pensée est une houle ressassant le galet) pour jeter une poignée de terre âpre : de petites pierres rebondissaient. Où dois-je encore rouler? N'est-ce pas assez d'avoir été toutes les bêtes et toutes les douleurs? Nul qui passe dont je ne sache la détresse; pas une parole,

pas un crime qui ne soient les miens. Et quand je reste assis, les mains ouvertes autour d'une jatte absente, je me demande ce que je préserve. De quel passé dois-je témoigner? Que m'avait-il été donné à conserver? Je n'ai plus rien. Les voix s'éteignent, Une à une celles qui ont bourdonné s'éloignent.

Vendredi

Au-dessus de tous les petits dieux qui la servent, celui qui rapproche les visages, celui qui ouvre la bouche, celui qui lève la main, celui qui dénoue les ceintures, celui qui fait battre le cœur, celui qui promène la main, celui qui gonfle les lèvres, celui qui les ouvre, celui qui les rend humides, celui qui calme l'émoi, celui qui restreint la hâte, celui qui libère une épaule, celui qui plie les genoux, celui qui murmure, celui qui appelle, celui qui exige, celui qui fait lentement tomber les corps sur les vêtements épars, celui qui fait de l'épaule un abri pour le visage, celui qui noue les bras sur les reins, celui qui les dénoue, au-dessus de tous les petits dieux, outre Vénus à qui dédier ce jour, une branche de lilas, comme ces officiants, en des lieux secrets, se rassemblent à l'ombre de l'acacia,

*La journée sera belle,  
je la vois se filtrer dans tes yeux où elle a commencé, plus trouble, pour être si belle.*

Pour aller du pont de Galata, où elle pressait le pas, au pont des Soupirs, où elle s'est arrêtée, elle est passée par le pont du Milieu; je la suivrai jusqu'au pont au Change.

*Dans tes yeux il y a la première rosée de ces fleurs*

que l'on vendait piazza dei Fiori, que j'ai retrouvées quai aux Fleurs; il y a dans toutes les villes un lieu qui est encore un jardin. Mais les violettes, telles que je les cueillais dans les champs, je ne les ai plus revues. Sinon parfois leur couleur dans un reflet de vos yeux; le blanc est le cadre à une pupille mouvante où se déclinent du rouge au violet toutes les couleurs du prisme, et les extrêmes du spectre apparaissent comme le rayon vert du soleil couchant, au moment extrême de la défaillance et de l'abandon. Vos yeux grands ouverts, plus grands même que le front que l'on ne voit plus, que les pommettes fardées où une mouche fait une autre pupille, vert, gris, pailleté ou mauve, mais clair comme l'est vraiment la nuit quand de la terre monte une dernière clarté comme la rosée prochaine. Un regard mouillé, comme embué de larmes, si je ne savais qu'il vous est impossible de pleurer; car en ce lieu vous n'êtes pas venue pour émouvoir, mais comme toute divinité au monde, pour décevoir. Un jour vous appliquerez vos mains à mon visage, avec tant d'amour que l'air me manquera. Et j'étoufferai. Mais nous nous serons rejoints, comme le couvercle du sarcophage abat sur la face du mort son image céleste.

*Et aussi tu es belle de cette beauté qui a toujours subjugué les hommes...*

*« Tout fait l'amour ». Et moi j'ajoute,  
Lorsque tu dis : « Tout fait l'amour » :  
Même le pas avec la route,  
La baguette avec le tambour,*

le fard avec ta bouche, la mouche avec ta joue, le sang avec tes mots. Elle court très légèrement, d'un pas précipité, frappant le sol de ses talons, tendant ses

muscles du mollet aux fesses (mais le pli de la taille reste souple et seules les hanches à chaque pas oscillent légèrement d'avant en arrière comme sous le coup de je ne sais quelle baguette de tambour souple manœuvrée comme une verge), traversant le pont qui tremble du mouvement de l'eau, accélérant comme si une pluie d'orage menaçait, se précipitant pour rejoindre celui avec qui maintenant elle fait l'amour

*Comme l'osier et le couteau.*

Elle déchire. Elle lâche les chiens de son sourire. Et qu'importe qu'elle feigne de supplier, qu'elle ploie, qu'elle laisse retenir ses mains dans le dos, rien n'altère son sourire. Elle jauge. Elle juge. Elle tue. Il ne saura rien d'elle, quelle que soit sa violence. Et elle sait qu'il ne saura rien. Peut-être sait-elle aussi qu'il n'y a rien à savoir. Et qu'il n'y a qu'un homme pour imaginer que la divinité ait une pensée. Et puis, elle pleurera, comme Diane au bord de ses fontaines, son amant déchiré et son espoir perdu; car elle voudrait n'être plus celle-là qui va sans baisser les yeux et sans voir, n'être plus déçue par ces amants qu'elle dévore, et trouver en eux celui qui ferait de sa divinité meurtrière, une divinité tutélaire. Elle veille sur celui qui écrit, sur celui qui lit. Elle ne dort pas. Elle soupçonne. Elle désire. Elle possède. Elle sait que tout est sous sa domination, que tout fait l'amour même ce qui meurtrit avec ce qui souffre, le cadavre avec la tombe.

Dans le soir de pluie (elle déboule sur la place en vagues de suie), les derniers passants vont leur chemin, poursuivant leur quête, se pressent, courent, se précipitent vers leur disparition, vers les tombeaux ouverts pour eux au bout de la rue. Et on songe, à voir leur hâte pour le dernier train, à ces chasseurs qui ont rencontré la mort qu'ils allaient porter.

*Ne sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la cour? et des yeux si délicats ne seront-ils pas offensés par un objet si funèbre?*

Le premier pas fait, reste à courir toute la vie. L'inquiétude prend tout de suite. Viscérale, elle croît avec les organes, et s'accroît des forces perdues. Il n'y a qu'à s'inquiéter. Et qu'à désespérer.

*Qu'est-ce que cent ans? Qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface?*

puisque vraiment nous ne savons rien, c'est que quelque chose va se passer. A notre insu? Comme le sommeil nous prend à l'improviste alors que nous nous débattons parmi les images, que nous essayons de les écarter, nous anéantit.

*Il n'y aura plus sur la terre aucun vestige de ce que nous sommes. La chair changera de nature; le corps prendra un autre nom; « même celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps; il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue ».*

Je serai venu me montrer. Quel moi serait le mien? Phrase stupide : je l'entends en clair; je ne suis plus rien. Je suis le lieu où se rassemblaient des voix éparées. Elles me traversaient, mais elles se sont éteintes. J'entends de moins en moins bien. Les phrases se mêlent. Et l'on doit bien à la fin souhaiter la mort comme on espère le sommeil, afin de faire taire ces voix, sans origine, plaintives, et puis arrogantes, possessives, stridentes, perçantes. Étrangères. On demeure allongé,

les membres encore souples, fraternel à son futur cadavre. Le cercueil sera porté par quatre hommes jusqu'à la fosse, par le chemin de graviers blancs; et des cordes le descendront, cahotant jusqu'au fond; et quand on jettera la terre, je n'entendrai ni le bruit des pierres, ni celui des larmes. Je ne saurai rien.

*Et que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisqu'enfin une seule rature doit tout effacer?*

Bientôt, je le sais, je demeurerai ainsi; je connais la loi du sépulcre; elle n'est pas seulement écrite sur les pierres des tombeaux, mais dans les livres, qui sont des tombeaux.

Samedi

*Un pouvoir jusqu'à ce jour inconnu, de m'élever librement à travers l'espace m'était accordé; et l'instant d'après je me trouvais près du sommet d'une puissante montagne enveloppée de brumes bleuâtres, d'une ténuité et d'une douceur indicibles. Et la montagne elle-même s'élève, de jour en jour, vers le plus glorieux, jusqu'à une voie lactée, où brille une lumière verte dont l'éclat s'intensifie, qui tourne sur elle-même, change de brillance, rougeoie, passe au mauve, s'empourpre, grandit, se gonfle, devient violette, immense, envahit l'espace, atteint mon visage, le traverse, m'éclaire, se fait voir aux yeux par l'arrière des yeux. Tout sous le regard est dans une nuit dure et rigide; tout s'est obscurci au profit de cette seule brûlure lumineuse à l'arrière de la tête, au lieu où j'aimais tant, quand je vivais, qu'on me caressât. Le corps est tout lumière, et sans organe. Les membres sont des rayons; il n'y a point d'autre lumière que cette lumière en quoi je suis. Je n'ai plus de limite; je suis une plaine infinie et aréneuse. Je demeure sans mouvement, pas même un frisselis sur la poussière d'or, dans l'immobilité*

*je goûtais, moi! une sainte paix, il n'y avait plus dans ma tête trace d'inquiétude ni de douleur...*

Peut-être n'étais-je pas encore prêt à voir très longtemps. La vision s'éteint comme un quinquet fumeux. Je ne suis plus sûr que de ma douleur dans le dos, entre les épaules, que j'essaie de soulager en rapprochant les omoplates. A quoi me faut-il encore renoncer? J'ai désiré ce qui est au-delà de tout désir. J'ai vu ce que je désirais. J'ai renoncé à ce que je possédais. Me voici dans les sables. Depuis des siècles j'erre dans les déserts. Et je n'ai pas encore perdu souvenir de mes gloires anciennes. Que la pluie efface enfin mon visage de craie. Va à ta demeure. Reprends le chemin. Laisse tout appui. Efface ce que tu as écrit. Détruit ce que tu as rêvé. Tu es seul dans le désert. Il n'y a plus rien, à des lieues et à des lieues. Que le vent qui se lève. Tout est derrière toi, les arbres, les voix, et jusqu'à ton tombeau. Viens. Approche. Avance vers ceux qui te regardent et qui encore ne sont rien.

Le jour éteint, les heures mortes, la vie passée, la grande semaine achevée, souviens-toi au soir de ce soir qui est le dernier de tes soirs.

*Souviens-toi : de ta mère et de ton père, et de ton premier mensonge, dont l'indis-crète odeur rampe dans ta mémoire.*

Souviens-toi de tes premiers regards, de ton frère que tu nommais Lazare

quand tu ne savais pas vivre, de tes espérances et de tes vœux. Tu voulais voir la nuit, mais ne savais pas regarder le jour. Tu croyais que tout devait être défait, et tu voulais survivre. Souviens-toi : tu voulais fuir. Tu ne songeais qu'à parcourir l'arrière-pays. Rien ne te retenait (ce n'est que bien plus tard que tu sus aimer et mourir). Tu étais sur le départ. Et tu étais meurtri. Tu prenais du poison et des rêves;

Souviens-toi : tu voyais, dans le monde transparent, les forces aux prises. Et jamais tu n'as pu regarder un homme sans sourire de ce qu'il cultivait de pouvoir en lui. Là, tout était opacité; c'était un corps qui rejetait de la lumière. Souviens-toi de ne pas pactiser.

*Souviens-toi qu'amour n'est de personne, qu'en ton cœur de chair n'est personne, que le soleil n'est à personne, rougis en regardant le borborygme de ton cœur.*

Souviens-toi que Dieu n'est pas amour. Souviens-toi de tes espérances. Et que le poème est vain. Souviens-toi de ton inexpérience, maintenant que ta vie est passée.

Souviens-toi de ne rien conserver de ce qui t'a été donné. De ton corps tu as fait une enveloppe, et de l'âme un mot. Souviens-toi qu'il est maintenant trop tard pour te souvenir : les mots tarissent, comme l'eau dans une citerne lézardée. Et si tu les reprends, souviens-toi que c'est pour leur faire dire ce que tu ne sais pas, ce dont tu ne peux plus te souvenir.

Souviens-toi que tout ce dont tu te souviens, te retient. Va. Ferme les yeux sur rien. Efface ce que tu as rêvé. Détruit ce que tu as écrit. Lève-toi. Marche. Adviens.

Marche. Regarde. Respire. Prends. Goûte. Mange.

*L'offrande n'est pas le sang*

*d'un être : il n'y aura pas mort, mais naissance*

ceux qui désirent voir, entendre, s'éveiller du sommeil du jour, en une nuit de clarté, réunis, participent aux agapes fongiques. Et si je tremble au moment de m'incliner et de manger, est-ce que je tiens tellement à moi, à ce monde mort?

*Quel moi? — « Quel moi serait le mien? » Phrase stupide, je l'entends en clair; je ne sais plus rien. Ai-je peur d'une autre nature qui me serait soudain révélée; qui soudain paraîtrait en moi : terrible, violente?*

ou qu'il y ait une telle peur à donner naissance, expulser de soi cela même dont on a fait le porteur d'espérance, comme si à la façon dont le corps et l'âme sont liés, libérer le dieu en soi était nécessairement rendre le corps à son domaine de cendres, et mourir puisqu'il n'y a pas de sensation d'être qui ne soit celle du corps? Et qu'il y a mort dès qu'il y a naissance.

Dans la brasserie où nous nous étions retrouvés il m'avait glissé un billet (parfois la dédicace interrogative d'un livre servait de message) et je le suivis pour ce mystérieux rendez-vous. Maître, laissez-moi à distance de vous-même. Et tout au long, je m'interrogeais sur celui qui, en moi, ne reviendrait pas de cette promenade nocturne. Quelle voix sera éteinte? De quel être mort en moi serai-je dépouillé? Et que faudra-t-il encore entreprendre, quelles démarches, quelles promenades, pour que, un par un, tombent ceux que je crois être,

*(Pour se défaire d'une « habitude », et sans doute passer à telle autre, il faut aimer, pouvoir aimer), pour être délivré de l'angoisse d'amour?*

Ce n'était pas tellement pour boire que nous nous retrouvions, ni pour fumer. Il se faisait mon guide, acceptait non pas seulement de m'informer, ce que tout autre eût pu faire, mais de me précéder. Et dans la brume du soir parisien (la pluie étendait sa suie dans les rues), je suivais sa silhouette massive. Comme s'il avait été celui qui ouvrait le chemin, frayant la voie, éclairant la nuit, menant en des régions nébuleuses, muettes et sillonnées d'immenses éclairs.

Dimanche

S'achève la semaine de la vie,

*la montagne, arrachant à la terre ses racines, me porta rapidement vers des hauteurs inimaginables, vers des régions nébuleuses, muettes et sillonnées d'immenses éclairs.*

Je suis revenu. Je suis dans les sables. J'ai renoncé à tout ce que je possédais. Cela fait des siècles que j'erre dans les déserts. Et je n'ai pas encore perdu tout souvenir. Je me traque. Je me biffe. Je suis un mot et sa rature. Des nuages ont été halés sur le sable, comme des sacs de nuit. Ils se lèvent, se dressent, se pressent en cortège comme des vieillards à mes obsèques. Lève-toi. Marche. Va à ta demeure.

Le visage de la femme est beau comme une cire peinte. Elle est au ciel du sarcophage comme une amante légère. D'où venez-vous à ma rencontre? Je suis seul dans les déserts. Il n'y a plus rien à des lieues et des lieues. J'ai laissé les maisons. J'ai laissé toutes les affections. Et c'est comme si ce que j'avais voulu oublier venait dessiner au-dessus du brasier où je sèche mes os, l'image éclatée de votre visage. De mon visage-sœur. Vous êtes donc celle que je n'ai encore jamais rencontrée, que j'ai côtoyée, que je n'ai jamais connue. C'est vers le vôtre que me menaient tous les visages aimés. C'est lui qu'ils m'annonçaient et c'est vous qui me troubliez en eux. Vos yeux ouverts, immenses, plus grands que votre front (et seule la ligne très fine du nez suggère dans le visage l'existence ordinaire de pommettes), sont verts, ou gris, ou mauves, mais clairs comme seule la nuit peut l'être. Tel est dans le miroir du ciel mon visage terrestre. Vous l'appliquerez au mien comme un masque de plâtre. L'air me manquera. J'étoufferai. Je verrai venir à moi ton image; je te verrai me couvrir de ton corps comme d'un drap; je verrai grandir tes yeux. Nous nous serons rejoints, comme le couvercle du sarcophage abat sur la face du mort son image transfigurée. Les derniers souvenirs du monde disparaîtront. A tout jamais, j'espère. A vos oreilles, je verrai encore pendre des perles blanches. Veillez sur moi. Instruisez-moi. Éclairez-moi. Ouvrez pour moi les portes de votre demeure.

*Et sous cet astre séraphique, une plaine d'or vaporeux, d'or de Sheba, s'étendit, enchantement pour ma vue, jusqu'aux confins de ce pays d'amour.*

Ceux qui ont lu ces mots comme s'ils se les redisaient, ceux qui ont passé de jour en jour, de case en case, jouant à la marelle dans le temps, ceux qui recueillent les mots et les heures comme du sable, qu'ils entendent encore une voix s'affaïsser, s'étouffer. La mort serait-elle un lieu de vérité? Parler juste ou faux, serait-il un problème de lieu? Me dépouillant de tout, je conserve peut-être quelque chose sans le savoir. Je pourrais être un dépositaire, comme il y a des trafiquants involontaires. Pendant que je serais ainsi dans mon abri, dans ma caverne, dans ma

niche, tout se précipiterait là-haut. Le temps s'active. Des hordes affamées déferlent sur l'Europe. Plus le temps pour la vieille race de se reproduire. La matière en profiterait pour se refaire : la lune se perdrait, quelques astres fondraient au soleil, leur temps terminé. Et le soleil ne devrait pas tarder à s'amoindrir, à se voiler. La terre volait au ciel, et le ciel se mêlait à la terre. La terre, l'air, le feu se fondaient en la mer. L'air, la mer et le feu pénétraient en la terre. Faut-il se demander à quoi servira d'avoir tant écrit; que sont devenus ceux qui ont rempli tant de pages, de leur écriture minutieuse, s'enfermant, s'isolant, interprétant, commentant, supputant, puisqu'enfin une simple faiblesse du soleil fait de l'univers une obscure rature? Ont-ils été enfouis en quelque anfractuosité pour conserver ce qu'ils ignorent. Répéter quelque chose que j'entends mal. Peut-être simplement le temps, la lassitude, la peur, l'impuissance.

Entendez la voix s'étouffer, comme un rideau se tire sur la fête foraine, où il a été possible de rejouer, pour un temps, l'univers. Le monde de nouveau s'est donné en représentation. Regardez : les dieux s'en sont allés. C'est terminé. Ça ne recommencera plus que pour quelqu'un d'autre. Le soleil n'est plus que poussière de lune. Rentrez en vous sans bruit, comme on se tasse dans un fauteuil. Notre vie s'est usée. Le froid semble moins vif; les sens sont moins aiguisés. Vous entendez encore cependant un bourdonnement. Les baisers et la guerre, les voyages, les appels, la vie et la mort sont devenus des bruits à l'horizon de votre mémoire, à peine un murmure qui tourne dans votre chambre, glisse de continent en continent, enveloppe les mondes, une parole à peine, un mot seul, un mot en quoi s'abolit votre corps, un lieu imaginaire où vous vous voyez être, où vous voyez les mondes délirer, s'éloigner de vous au bout de leurs ellipses, un soupir, un silence encore bruissant qui se prolonge;

vous entendez ce soupir et ce silence, et ce mot qui est devenu à lui seul tout votre espace, votre nom, répété, réfléchi, multiplié, et à cet instant plus rien; et dans le silence, le nom qui vibre encore de plus en plus loin dans la nuit;

vous vous assoupissez sur ce trésor sans nom, vous qui verrez à l'aube d'un jour se rouler (pour recourir à quelque métaphore) lentement aux extrémités de l'horizon la toile où sont peints le soleil, la lune et les autres étoiles.

---

Dans l'ordre des citations :

Guillaume de Salluste du Bartas, *La semaine*, 1578; E. Pivert de Senancour, *Rêverie sur la nature primitive de l'homme, sur ses sensations, sur le mode social qui conserverait le plus de ses formes primordiales*, An VI, 1809; 1833; Honoré de Balzac, *Facino Cane*, 1836; Antoine Girard, sieur de Saint-Amant, *Les songes*, 1658; Alfred Jarry, *Les Jours et les nuits, roman d'un déserteur*, 1897; Arthur Rimbaud, *Qu'est-ce pour nous, mon cœur...*, 1886; Tristan Corbière, *Les amours jaunes*, 1873; Henry-Jean-Marie Levet, *Poèmes*, posth. 1821; Marcel Proust, *Journées de lecture*, 1907; Alfred de Vigny, *Lettres d'un dernier amour. Correspondance avec « Augusta »*, 1952; Stéphane Mallarmé, *Pages*, 1891; Victor Hugo, *Les Rayons et les Ombres*, 1840, et Raymond Rousset; Gustave Flaubert, *Lettre à Maxime du Camp*, 7 avril 1848; André Breton, *Arcane 17*, 1947; Germain Nouveau, *Œuvres poétiques*, posth. 1953; Jacques Benigne Bossuet, *Oraisons funèbres*, 1689; O. V. de L.-Milosz, *Épître à Storge*, 1917; René Daumal, *Poésie noire, Poésie blanche*, 1954; René de Solier, *La Curandera*, 1965; Edgard Quinet, *Ahasverus*, 1833.